

La renaissance des études classiques se fait aussi vivement sentir : Elisabeth prononça plusieurs fois des harangues latines dans ses visites aux Universités de Cambridge et d'Oxford; plusieurs citoyens fondèrent, à leurs frais, des collèges où l'on enseignait la rhétorique, l'astronomie, la géométrie, la physique et les langues anciennes; lorsque quelques nuages s'étaient élevés entre la reine et son premier ministre, c'était avec des citations de l'Écriture, ou avec des tirades de Virgile et d'Horace que Cecil les dissipait. Elisabeth traduisit Boèce, elle ornait ses dépêches de grec et de latin; lady Burleigh et lady Bacon étaient plus fières de leur savoir que de leur naissance, et Smith de professeur devint ambassadeur-ministre; on nous permettra de ne pas prononcer ici un de ces noms qui n'appartiennent pas à une époque particulière, W. Shakspeare. — Cependant, l'ardeur pour les études classiques ne fut que secondaire en présence de la grande invasion biblique qui caractérise la littérature anglaise de ce temps-là, et ici je ne puis m'empêcher de faire une observation qui n'est pas seulement applicable à l'Angleterre; elle portait autrefois le nom de joyeuse Angleterre, *merry England*; la Réforme ne serait-elle pas une cause du changement opéré dans le caractère national? Le protestantisme, religion de doute et d'examen, préoccupe trop l'esprit au détriment du cœur : examiner est un travail, croire est un plaisir : la raison et la foi ont toujours lutté dans le monde, et cette lutte n'est pas encore terminée : si celle-là triomphe, adieu les purs épanchements du cœur, les doux épanouissements de l'âme ! Elle pourra se glorifier de ses penseurs profonds, elle pourra montrer avec orgueil Bacon et Leibnitz, ces deux protestants, pères de la philosophie moderne; mais l'art, mais les prestiges, la poésie de l'art resteront toujours à la foi ardente et créatrice. — Si la Réforme était venue cinq cents ans auparavant, nous n'admirerions point tant de